

2011

Ghazza a changé. Le paysage est à peine reconnaissable après quarante ans. Pourtant, la pluie provoque toujours les mêmes inondations, les eaux usées se déversent toujours au milieu des ruelles, les hôpitaux bruissent sous les urgences, on craint autant les épidémies. Autres mulets, mêmes carrioles.

Je suis à la recherche de Nouredine, comme je cherchais son père en 1971. Maigres indices, quelques vagues réminiscences. Soudain le fracas d'un chasseur-bombardier déchire le ciel. On ne le voit qu'à la seconde de la déflagration. Sans doute un tir de représailles sur un moudjahed affilié aux Brigades des martyrs d'Al Aqsa. On tue un homme, sa famille, son entourage parce qu'un mortier a lancé un obus, au jugé, vers le territoire israélien, provoquant quelques crises de nerfs.

Les hommes autour de nous se donnent l'accolade, très vite, puis courent côte à côte sur la route, jusqu'au lieu où la bombe a explosé. Nous suivons. Il y a des cactus, des murets et, passant par-dessus, des chèvres apeurées. Sur place, des voisins aident à sortir ce qui a été épargné, des matelas noircis, l'un ou l'autre meuble. La famille visée par la bombe de ce jour est accueillie chez les voisins. On nous pousse à l'intérieur, nous aussi. De l'eau est mise à chauffer pour le thé, une femme retire le plastique recouvrant le pain et le miel. Sur les murs, des calligraphies du Coran et la photo de jeunes martyrs. Mais ce n'est pas pour eux que la femme prie, dit-elle, c'est pour ceux qui ne sont pas morts et qui survivent, mutilés, handicapés, sans être assurés de voir Dieu. On apporte des fruits et des cigarettes à l'unité. Dans ces moments-là, comme à l'époque de ma première visite, pour les hommes, allumer une Cléopatra sert

surtout, je le sens, à camoufler l'émotion. Un garçon se précipite à l'extérieur, il saisit un ballon et commence à le projeter contre le mur intact de la maison qui se consume, obstinément et de toutes ses forces. Me revient en mémoire la maison de Muhammad Abu Zeit, le père de Nouredine. Devant les fenêtres, les stores étaient tout de travers. Mille fois on en avait écarté les lamelles pour s'inquiéter à chaque bruit suspect : une arme qu'on charge, une rafale qui claque, un moteur qui rugit. Au milieu du tumulte, je pose la question : connaissez-vous Nouredine Abu Zeit ? Long conciliabule, puis, oui, la baraka est sur vous (la baraka !), venez par ici, asseyez-vous et attendez (attendre !). Voici d'autres hommes. Ils accourent et viennent s'affaler sur les coussins. Certains enlèvent leurs babouches et posent les pieds sur leurs frères d'armes les plus proches pour capter un peu de chaleur. On nous l'affirme : pour être accueilli par Dieu, un martyr doit se présenter à Lui dans les habits qu'il porte à l'heure de sa mort... On fume, on attend. Parfois le nom de Nouredine est prononcé. Par la fenêtre, on distingue la maison détruite. À chaque angle, un pilier a tenu le coup, surmonté d'un épi de fer. C'est qu'ils espéraient bien, les voisins, construire un étage de plus pour la génération à venir, inch Allah. Mais là... La génération à venir gît sous les gravats. Alors que, tout autour, les garçons jouent au ballon ou font rouler de vieux pneus. Les filles, elles, serrent les bébés comme s'il s'agissait de poupées et inventent des histoires qui les distraient. Et les plus grandes ? Les plus grandes s'échappent vers leur école, évitant les livreurs de pain qui s'amuse à les frôler.

Mais voilà un homme déjà mûr qu'on pousse vers nous. Nous nous dévisageons, un début de sourire avant même de nous identifier. Enfin je reconnais Nouredine, malgré la fatigue des traits, une calvitie inattendue. Mais le sourire, lui, est inoubliable, ourlé, lippu, ainsi que le frémissement qui affleure au-delà de sa

placidité d'adulte, qui témoigne d'un caractère inchangé : solide et aguerrri. Noureddine me serre dans ses bras. Il fait mine de ne pas s'étonner de la présence d'Anna. Soudain, j'ai l'intuition qu'il la prend pour Elvire, la mère de mon amie, qu'il a connue lorsqu'elle avait cinquante-cinq ans, l'âge d'Anna aujourd'hui. Quelques secondes d'hésitation, il observe, je devine la question qui lui brûle les lèvres, sors-moi de ce guêpier, s'il te plaît ! Serais-tu à nouveau le compagnon d'Anna ? Est-ce possible ? Et si elle t'accompagne, serait-ce qu'elle a changé, elle, la sioniste pure et dure ?

Noureddine se décrispe, comme s'il se ressaisissait ; l'hospitalité doit primer et peu importe les convictions des êtres de passage.

Et il parle de ses frères d'armes atteints par la bombe. « Dieu va les aider à reconstruire... et nous, à vaincre ». Cette formule me trouble, elle s'écarte de l'aura nationale, laïque, que mon ancien élève à Ixelles accordait à la lutte palestinienne. Pour l'heure, c'est Dieu qu'on invoque et c'est la colère qui déforme les visages. Anna et moi sommes pris à témoin comme étrangers, on nous en voudrait presque d'être là. Anna boutonne plus haut son ample chemise d'homme dont l'échancrure laisse trop entrevoir les seins tremblés. Elle s'interroge : combien de temps mettra la terre à engloutir ces blocs de béton, ces tiges tordues ?

Alors Noureddine parle, s'adressant à elle comme s'il fallait la convaincre. Mon père Muhammad faisait partie des deux cent mille Palestiniens qui ont échoué sur les sables de Ghazza en 1947. Les charrettes et les brouettes patinaient sur les dunes, les familles chassées de leur terre s'arrêtaient ici à bout de forces et déposaient leur ballot à l'ombre des rares palmiers. De l'autre côté de la frontière née de la guerre, Muhammad pouvait voir les oliviers qui étaient les siens et ne lui appartiennent plus. Vingt ans plus tard, ajoute-t-il – rappelle-toi, Jean, c'est l'époque où tu l'as rencontré –, il parlait encore de ces premières semaines, les tentes

fournies par des protestants, les rigoles creusées à la hâte pour écouler les eaux usées, l'attente, la conviction que cette calamité n'allait pas durer. Tout allait rentrer dans l'ordre, on allait pouvoir revenir chez soi et se laver des poux qui pullulaient sur les paillasses. Mais en attendant, on me coupait les cheveux à ras et on m'envoyait à la tente-école. Pas facile au début. Comme beaucoup, je préférais courir sur le sable autour des baraquements, entre les fils où le linge était mis à sécher, par-delà les tissus qui faisaient office de porte. Peu à peu, ma mère a perdu l'habitude de vider par les fenêtres l'eau de la lessive, j'ai pu rouler à vélo sans crainte d'être aspergé. Sur la route Philadelphie, les agents des Nations unies distribuaient des couvertures – je garde le souvenir de leurs couleurs bariolées. Il n'y avait qu'un seul matelas à se partager, mais il était de bonne épaisseur et, somme toute, ça suffisait pour mes parents, mon frère et moi. Au mur, des crochets où pendaient les sacs en plastique remplis de nos vêtements. Ah ! Cette boue et ces crottes de mouton qui envahissaient le camp d'où mon père devait observer cette perfection qui fleurissait sur ses anciennes terres, en face. Là-bas les cultures étaient tracées au cordeau, on voyait des femmes en bleu de travail s'agenouiller à égale distance autour d'arbustes fraîchement plantés, répandant un engrais miracle. Tout poussait si vite ! C'était un autre monde. Si les quelques brebis sauvées par Muhammad s'égarèrent en Israël, leurs soldats tiraient, les brebis s'écroulaient et cela remplissait mon père de tristesse. Il courait ramasser les carcasses. Les Israéliens laissaient faire. Côté Égypte, ce n'était pas mieux, les Palestiniens prisonniers devaient payer pour manger ou aller aux toilettes...

Le visage de Noureddine se fige à ces souvenirs. Il se souvient, la volonté farouche de son père, tout faire pour qu'il étudie en Europe, l'Église réformée qui offre un séjour en Belgique, l'accueil à Bruxelles, la découverte de l'école...